



# Réception de David Gaatone

DISCOURS D'ANDRÉ GOOSSE

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 FÉVRIER 2000

Monsieur — puisque la solennité de la circonstance veut que je vous dise Monsieur, comme si nous étions brouillés —,

Monsieur,

Grâce à vous, la liste des membres étrangers de notre Académie s'accroît d'un quarante-cinquième nom et d'un quinzième pays, le vôtre, Israël, s'ajoutant à la France, l'Italie, la Suisse, le Danemark, les États-Unis, le Canada, les Pays-Bas, la Suède, le Portugal, le Pérou, la Chine, la Finlande, la Roumanie et l'Australie, en attendant qu'un seizième pays, l'Algérie, s'y adjoigne grâce à l'arrivée, en mai prochain, de la romancière Assia Djebar. J'insiste sur le fait que ces membres étrangers ont les mêmes droits que les Belges, la seule différence réelle est que, vu l'endroit où ils vivent, ils sont moins constants à nos réunions. Pourtant, quelques-uns se font un devoir, oserais-je espérer un plaisir ? nous font l'amitié (ce mot n'est pas une formule creuse) de venir nous voir quand ils le peuvent. J'espère, cher David, pardon, Monsieur, que vous serez de cette catégorie.

Mesdames, Messieurs,

Je suppose que, comme moi, vous serez sensibles à ces symboles d'un *œcuménisme* fondé sur la culture et dépourvu de toute arrière-pensée politique et économique, et que vous aurez une pensée d'hommage à notre fondateur, le ministre Jules Destrée, qui a voulu que, dans notre Académie et peut-être un peu

*par* notre Académie, la langue française soit un lien pacifique et désintéressé. Destrée pensait ainsi en 1920, à une époque où le concept de francophonie et même le mot étaient quasi inexistant.

Il a voulu aussi que les femmes soient présentes : en 1920, soixante années, Mesdames, avant que Marguerite Yourcenar force les portes de l'Académie française. Il a voulu enfin que soient mêlés les écrivains et les *philologues*, dont vous êtes dorénavant, cher Confrère. Sans doute, ce mot, chez les linguistes parisiens que vous avez fréquentés, passe-t-il pour un peu vieillot, voire un peu ridicule ; il ressortissait au dédain quand Alain Rey traitait de *philologue* notre confrère et votre maître Robert-Léon Wagner, qui s'était permis de critiquer un très aventureux exégète de Villon. Notre usage ressemble assez à celui de l'Allemagne, qui a influencé notre organisation universitaire, où le licencié en philologie romane a dû montrer sa compétence en linguistique historique et descriptive comme en histoire de la littérature médiévale et de la littérature moderne, l'adjectif *roman* montrant de surcroît que le français n'est pas le seul horizon. Les linguistes belges trouvent dans cette formation partiellement philologique des garde-fous qui ne seraient pas inutiles à des linguistes d'autres pays. Je ne dis pas cela pour vous, naturellement, cher Confrère, comme mes auditeurs le constateront tout à l'heure.

Avant d'en arriver là, vous devrez patienter, Mesdames, Messieurs, car la présentation de notre nouveau confrère exige des développements biographiques inhabituels. Que peut-on raconter de la plupart d'entre nous, philologues, en dehors de notre formation, de notre curriculum universitaire et de nos travaux ? Vous, vous avez eu, cher Confrère, une vie que l'on peut dire mouvementée, et qui a été déterminée en partie par des faits historiques dont il serait regrettable que nous perdissions la mémoire, parce que les idéologies qui les ont provoqués ne sont pas mortes : *La bête est revenue*, chante courageusement Pierre Perret, et des indices tout nouveaux s'aperçoivent. Si je remue des souvenirs dont vous ne parlez pas volontiers à vos proches mêmes, pardonnez-moi, cher Confrère, en pensant qu'on souhaite à ce rappel une valeur d'antidote ou de prophylaxie.

En 1929, le ménage juif Zelmanovic (lisez *-itch*) quitte la Tchécoslovaquie, s'installe à Anderlecht, rue Broyère, et y ouvre un restaurant, à défaut, pour le père, de devenir médecin, rêve qu'ils reporteront sur leur fils David, né en 1932 et qui commence ses études à l'école communale. Elles seront interrompues en 1940.

À l'invasion allemande, la famille part pour la Normandie, puis pour le Sud-Ouest de la France. Le père exerce divers métiers, notamment celui de cantonnier. En 1943, il est requis par ce que les occupants appelaient bénévolement travail obligatoire en Allemagne ; il disparaît littéralement, puisque sa famille n'aura jamais de nouvelles : trente-cinq ans plus tard, David découvre le nom de son père parmi les morts d'Auschwitz dans une liste ronéotypée par Serge Klarsfeld.

La famille se disperse. La mère, tuberculeuse, trouvera dans un sanatorium de Pau non seulement les soins nécessaires, mais un abri aussi contre les mesures antisémites. (Marcel Frydman, que je citerai tout à l'heure, signale un fait analogue dans la région d'Anvers.) Le frère et la sœur sont accueillis dans des maisons religieuses, l'un à Toulouse, l'autre à Agen. David, sous un nom d'emprunt, poursuit ses études au collège de Marmande, où il lui arrivera même une fois de remplacer un instituteur absent, comme si ses qualités de pédagogue avaient déjà été perçues. Il habite chez un paysan généreux quoique peu intellectuel ; il se rappelle encore les repas, qui ignoraient les restrictions alors habituelles ; pendant les loisirs que laisse l'école, il se rend utile en s'occupant du bébé, en gardant les vaches, en participant aux travaux de la moisson et des vendanges.

En juin 1945, la mère et ses trois enfants rentrent en Belgique ; mais elle est toujours malade et mourra d'ailleurs peu d'années après. David a repris ses études, à l'athénée de Bruxelles, et il les mène tambour battant : il obtient son diplôme *d'humanités anciennes* au *jury central*, locution belge désignant un organisme officiel chargé de faire passer un examen à des élèves qui n'avaient pas suivi des études régulières. David loge à Boitsfort dans le home de Miravalle, qui accueillait, après la guerre, les enfants juifs sans famille.

Ce renseignement a attiré mon attention sur quelque chose à quoi je n'avais jamais pensé : les persécutions des nazis ont créé une catégorie nombreuse d'orphelins qui étaient plus orphelins que ceux que l'on appelle ainsi d'habitude, parce qu'ils avaient perdu souvent *toute* leur famille et parce qu'ils avaient été *mis à part* à la fois par les persécuteurs et par les événements. À cela s'ajoutent *le deuil impossible*, puisque ceux qu'ils ont perdus sont des disparus plus que des morts, *la culpabilité du survivant* et d'autres traits encore que j'ai trouvés décrits dans un livre publié récemment aux éditions Quorum, *Le traumatisme de l'enfant caché*, que vient

de m'envoyer son auteur, ami de David Gaatone, sans doute présent dans cette salle, Marcel Frydman, professeur à l'Université de Mons. Au-delà des souffrances et des traumatismes qu'ont laissés les événements, il semble que l'on perçoit, chez ceux qui les ont subis, des traits communs, notamment une fraternité vraiment particulière ; plus hardiment peut-être, j'ajouterais : une médiocrité impossible. Sans doute beaucoup n'ont pas résisté à de telles épreuves, mais, l'équilibre reconquis, elles ont aussi forgé des personnalités hors de la moyenne.

Ici se place, je crois, dans la biographie que je retrace, un bref séjour aux États-Unis, où David a travaillé en usine. Il gardera un mauvais souvenir de ce pays, où pourtant s'est intégrée sa sœur.

Apatride depuis 1946, il retrouve une patrie en 1950, à dix-huit ans : il arrive en Israël et entre dans un kibboutz près de Gaza. C'est alors qu'il apprend réellement l'hébreu, qu'il connaissait sans doute depuis l'enfance, puisque, dans sa famille pratiquante, c'était la langue de la religion, mais lue plus que parlée et vraiment comprise (sa langue maternelle a été le yiddish). Il change de nom, adoptant celui de *Gaatone*, d'après le nom d'un fleuve côtier qui rejoint la Méditerranée près de Saint-Jean-d'Acre, nom qui a l'avantage de se prononcer comme il est écrit, sauf que j'ai constaté une certaine hésitation entre le *a* double et le *a* long, différence qu'une oreille peu attentive ne perçoit même pas ; il est vrai que la finale *-one* a, selon les mots et selon les usagers, tantôt un *o* fermé, tantôt un *o* ouvert, ce dernier s'imposant dans ce cas particulier.

En 1952 commence le service militaire, qui, en Israël, dure deux ans et demi, sans compter par la suite les *rappels* réguliers. David est, dans l'armée de l'air, chargé d'inspecter chaque jour les radios des avions. Il apprend l'arabe dans la carlingue d'un avion, sous le hangar. Les rappels étaient consacrés à la surveillance de la mer pour prévenir les raids nocturnes. Il arrivait que les veilleurs tournassent leurs puissantes jumelles vers la plage, où des spectacles plus piquants attiraient leur attention.

Après le service militaire, David Gaatone est occupé pendant un an dans une usine fabriquant des postes de radio. En 1955, tout en continuant à travailler pour payer ses études, il s'inscrit à l'Université hébraïque de Jérusalem en langues et littératures françaises et anglaises. Il faudra choisir par la suite. S'il lit beaucoup à cette époque, écrit même des vers, les études littéraires le séduisent peu, car elles

donnent à son esprit positif une impression de bavardage. Avant d'entrer à l'Université, il a montré, on l'a vu, son intérêt pour des langues diverses, qu'il pratique même ; il gardera et élargira cette curiosité. À la linguistique générale, il préfère l'étude d'une langue particulière, et le français à l'anglais, comme l'auraient fait prévoir les années passées en Belgique et en France. Son mémoire de maîtrise est consacré à *La négation dans « Li romans de Dolopathos »*. On retrouve donc la philologie, cette étude syntaxique prenant sa documentation dans un roman français du début du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais le choix a sans doute été influencé par l'excellent médiéviste qu'était le professeur Menahem Banitt.

Le travail fut apprécié : David Gaatone devient assistant au département de français et surtout il revient en France en 1962 comme boursier du gouvernement français, quoique marié depuis trois ans et père d'une petite fille. Il suit les cours de la Sorbonne et de l'École pratique des hautes études. Parmi les maîtres dont il se souvient surtout, il nomme un autre médiéviste, Félix Lecoy, et Robert-Léon Wagner. Plusieurs parmi vous, chères Consœurs, chers Confrères, se souviennent de ce dernier, qui a fait plus d'une fois le voyage de Paris à Bruxelles pour nous présenter une communication. Vous êtes sûrement d'accord avec les compliments qu'en fait David Gaatone : notamment sur sa délicatesse, dont je pourrais donner un exemple exquis.

C'est sous la direction de Wagner que David Gaatone prépare un doctorat d'État, soutenu en 1967, et dont une version revue est publiée en 1971, chez Eugénie Droz à Genève, dans une collection de grande autorité, les *Publications romanes et françaises*, fondée par Mario Roques — encore un de nos confrères !

Le titre du livre est *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*. Une analyse détaillée serait fastidieuse ici. Le mot *descriptive* pourrait faire croire que l'auteur s'interdit toute discussion théorique. Ce serait une erreur. Il croise le fer notamment avec les auteurs grandement renommés parmi les linguistes que sont Damourette et Pichon. Les matériaux sont fournis par le dépouillement systématique de cent vingt livres du XX<sup>e</sup> siècle, complétés par des journaux, des revues, des ouvrages scientifiques. Ils permettent de donner des précisions chiffrées sur chacun des faits décrits. Les résultats ont été exploités dans la douzième édition du *Bon usage*. Un observateur comme Grevisse, constatant que la rigidité d'une règle est contestable, est particulièrement attentif à recueillir les

exemples qui la contredisent, ce qui pourrait faire conclure qu'un usage a remplacé l'autre alors qu'il y a concurrence et non substitution. Une seule critique, purement formelle : vous accompagnez les exemples d'un numéro désignant la source. Le lecteur qui donne une portée différente, du point de vue stylistique plus encore que normatif, au témoignage de Céline et à celui de Mauriac, ou même, chez un seul auteur comme Sartre, au témoignage tiré des *Mots* et à celui de *L'âge de raison*, est contraint au va-et-vient entre le texte et la bibliographie.

Votre carrière universitaire se déroule entretemps et se continue ensuite, cette fois plus banalement, c'est-à-dire à peu près comme chacun d'entre nous. Elle se partage d'abord entre les universités de Jérusalem, de Haïfa et de Tel-Aviv ; puis la dernière vous accapare entièrement. Encore faudrait-il nuancer cette formule. D'une part, vous ne vous dérobez pas devant les tâches collatérales, ces commissions internes ou officielles qui fleurissent partout et qui se gargarisent du mot *réforme*. Ensuite, vous voyagez volontiers, non pas en touriste, mais en professeur et en conférencier : vous avez été professeur invité à Montréal, à l'Université de Paris VIII ; on vous a entendu dans bien d'autres universités, dans de multiples congrès. Vous êtes donc souvent en Europe occidentale ; cela nous fait espérer de vous revoir à l'un ou l'autre de ces passages et peut-être d'entendre une communication. Suivez l'exemple de votre maître Wagner, qui, il est vrai, habitait plus près.

Ce qui a déterminé notre choix, ce sont surtout vos publications. Deux caractéristiques générales : en bon pédagogue et en homme qui ne cherche pas à se donner artificiellement les apparences du sérieux, vous évitez le jargon ; votre culture linguistique est vaste et sans allégeance à une école précise. Ces deux traits illustrent deux aspects de votre personnalité : l'esprit d'indépendance et le sens du concret, c'est-à-dire la langue dans son fonctionnement observé.

Outre des comptes rendus attentifs sans agressivité ni complaisance, vous avez publié dans les revues les plus réputées internationalement un grand nombre d'articles, auxquels il faudrait joindre vos communications aux congrès. Ces articles portent parfois sur la phonologie et sur la lexicologie du français, mais surtout sur la syntaxe. L'auteur discerne avec finesse, avec subtilité même, les caractéristiques essentielles des faits qu'il étudie : par exemple les nuances entre

*bien* et *beaucoup*, entre *quelques* et *plusieurs*. Il a traité aussi des verbes impersonnels, des verbes pronominaux, de l'ordre des mots, etc.

Les sujets, très variés, ne se lient pas les uns aux autres selon un ordre visible, comme une construction systématique et concertée. Le choix est souvent appelé par votre enseignement : au moment où l'on doit expliquer telle chose aux étudiants, on s'aperçoit que les choses sont moins simples qu'on ne l'aurait cru et que les grammaires ne le disent. J'ai l'impression que cette explication ne suffit pas : votre curiosité passionnée des choses du langage vous fait céder à des sollicitations successives, sans plan préétabli.

Voilà pourquoi vous préférez les articles aux livres, et il a fallu l'insistance pressante et amicale de Marc Wilmet pour que vous consacriez un livre entier au passif, livre qui vient de paraître en Belgique, chez l'éditeur du *Bon usage*. Comme on dit, il comble une lacune, car il n'existait pas de synthèse sur ce sujet important, « structure formelle (...) propre au français, même si on peut lui trouver des équivalents approximatifs dans d'autres langues ». Le petit reproche que je formulais à propos de la thèse sur la négation n'est plus de mise : le nom des auteurs est précisé à la suite des exemples. Il est vrai que, cette fois, beaucoup d'exemples sont fabriqués. Le dessein du livre l'exigeait. Si une phrase comme « On s'est (...) attaché ici à une description aussi fidèle que possible de la réalité linguistique plutôt qu'à la démonstration ou à la vérification d'une thèse » vaut aussi pour le premier livre, la suite montre un autre dessein : « Il s'agissait avant tout d'observer le comportement d'un grand nombre de verbes et de phrases par rapport au passif afin d'en dégager (...) d'éventuelles tendances générales. » Le nombre des verbes, la variété et la multiplicité des situations rendent utopique la constitution d'un corpus observé. Mais on se heurte à la difficulté d'établir l'inexistence, la non-grammaticalité de telle ou telle construction. Vous mentionnez, à titre de comparaison, que le « caractère résiduel » de la négation assumée par *ne* seul (« Je *ne* puis répondre ») est confirmé par (je vous cite) « l'impossibilité de l'appliquer à de nouveaux contextes » (p. 194). Hélas ! mon fichier m'en fournit des exemples, aberrants peut-être, mais non pas *impossibles*. Il serait mesquin de s'attarder à ces détails, sinon pour confirmer l'ardeur disputante des grammairiens. J'admire sans réserve l'organisation rigoureuse du livre, la

finesse des analyses, la richesse de la bibliographie, etc. La quatorzième édition du *Bon usage*, laquelle est en pénible gestation, en tirera profit.

\*

Au-delà de vos écrits et même des rencontres à l'intention d'un congrès ou d'un colloque (où d'ailleurs je suis beaucoup moins assidu), je souhaitais vous connaître mieux, ou autrement. J'ai donc fait le voyage de Tel-Aviv. Je vous ai observé, écouté dans votre milieu familial chaleureux et accueillant, dans cet appartement tout proche de l'Université. J'ai tâché de connaître un peu le cadre universitaire que vous venez de quitter et qui est tellement moins formaliste qu'en Belgique : la cravate et le veston sont rares et font exotique ; la température, même en novembre, rend peu commodes ces ornements occidentaux.

J'ai interrogé des témoins. Vos anciens élèves d'abord ou plutôt vos anciennes élèves, puisque les études de français, comme dans d'autres pays, ont une clientèle surtout féminine — ce qui permet des réflexions un peu moroses sur la situation internationale du français. Pour la partie anecdotique, ces témoins louent votre charme et avouent avoir été toutes ou presque un peu amoureuses — par parenthèse, je suis contraint ici à la syllepse et de mettre *toutes* et *amoureuses* au féminin, malgré le caractère grammaticalement masculin de *témoins*. Je continue donc au féminin.

Pour limiter la portée des compliments qui vont suivre, je dois reconnaître que j'ai rencontré seulement de bonnes élèves, comme le montre leur carrière ultérieure, qui, justement, m'a donné l'occasion de les rencontrer. Elles sont unanimes à louer vos qualités de professeur, lesquelles traduisent le plaisir que vous donne l'enseignement : ponctuel, exigeant, critique sans être ni autoritaire ni négatif, compétent, bon pédagogue, clair et spirituel. L'une d'elles m'a même communiqué dix pages de vos bons mots, en quelque sorte des *gaatoniana*. Je ne résiste pas à citer celui-ci : « La différence entre la Bible et *Le bon usage*, c'est que ce dernier n'a pas été dicté directement par Dieu, il l'a été sans doute, mais indirectement, et le copiste a fait des fautes. » Je reprends la nomenclature des qualités que vous reconnaissent vos étudiantes, passant cette fois du professeur à l'homme : simple et naturel (elles ne vont pas jusqu'à *modeste*), peu distant mais



discret, attentif, compréhensif, serviable. J'ai écarté quelques adjectifs qui m'ont semblé hyperboliques, à la fois pour suivre ma pente naturellement sceptique et pour ne pas vous induire en tentation de vanité.

Parmi les témoins privilégiés, il y a vous-même et M<sup>me</sup> Gaatone, née Chochana Spitzer (qui a donc le même nom qu'un des plus brillants romanistes — je me rappelle l'ovation qui a salué la fin d'une de ses dernières interventions publiques). Vous l'avez connue, si j'ai bien retenu, au moment où, nouvel arrivé en Israël, vous avez dû prouver votre connaissance de l'hébreu et du Talmud.

Voici ce que j'ai retenu en outre. Vous êtes trois fois père et trois fois grand-père, mais vos petits-enfants sont bien loin, aux États-Unis. Vous pratiquez le sport : la natation presque tous les jours (la piscine universitaire est quasi devant votre porte) ; le tennis ; le basket jadis (vous avez brillé au championnat militaire en 1953). Vous aimez la musique, classique et moderne, mais non jusqu'au rock, la musique folklorique aussi : vous participez avec votre femme deux fois par semaine depuis vingt ans à un groupe de danses. Vous ne détestez pas montrer votre indépendance par un zeste de contestation, un brin de cynisme. « La négation lui va bien », m'a dit votre femme. Mais votre gentillesse, votre urbanité et votre humour rendent votre fréquentation bien agréable et vos amis nombreux et attachés. Vous mettez en pratique vos principes, par exemple dans la répartition des tâches domestiques. Vous respectez les croyances et coutumes des autres, même proches, si différentes qu'elles soient.

Votre curiosité intellectuelle est vaste, et depuis l'enfance ; les livres vous ont servi de refuge dans les pires moments. En fin de compte, le trait fondamental de votre personnalité, du moins en ce qui nous concerne, c'est l'amour des mots, l'amour des langues, non seulement celles, nombreuses, que vous connaissez bien, certaines dès l'enfance, d'autres depuis moins longtemps (il sait du russe, ma sœur !), mais l'amour de toutes les langues, toutes fascinantes, même vues de la lisière, à laquelle vous êtes contraint, naturellement, de vous arrêter parfois. Cette passion se dit littéralement en grec, Monsieur, *philologie*. Vous voyez bien que votre place naturelle est dans notre section de philologie.

Vous m'avez dit que, dans le vaste champ de la linguistique française, vous avez privilégié la syntaxe parce qu'elle est liée au raisonnement. Mais dans la syntaxe pourquoi la négation ? Vous m'avez répondu : par hasard. Peut-être

auriez-vous fait la même réponse si je vous avais demandé: pourquoi le passif ? Une personne cultivée qui m'est proche trouve que ces hasards ressemblent fort à des coïncidences. Or plusieurs de nos confrères écrivains nous ont récemment montré, dans nos séances privées, l'importance qu'ont pour eux de telles rencontres. Essayons de ne pas être en reste. Les événements de votre enfance que j'ai rapportés tout à l'heure vous ont montré aux prises avec la négation et contraint à la passivité. Et voilà que vous consacrez une part notable de vos recherches à l'expression grammaticale de ces deux thèmes. Est-ce une obsession ? Est-ce une revanche ?

Quoi qu'il en soit, la première de ces études m'a donné le plaisir de vous connaître et de vous apprécier, ce que mes lectures ultérieures, puis nos rencontres ont confirmé et approfondi. L'Académie entière s'y associe. Puisque vous revenez au lieu de votre naissance — allez-vous jusqu'à dire avec Chateaubriand, « le joli lieu de ma naissance » ? — je souhaite que soit associé, sinon la Belgique entière ou même Bruxelles, du moins Anderlecht, dont vous êtes un enfant, non pas prodigue ni oublieux, mais écarté par l'histoire.

Sachez en tout cas que, par votre élection, vous avez ajouté à vos relations presque quarante amis — ou plutôt presque trente-neuf, puisque vous voilà un de ces quarante. Pourquoi presque ? pensez-vous avec inquiétude. Parce quelques-uns l'étaient déjà, vos amis.

Copyright © 2000 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

André Goosse, *Réception de David Gaatone. Séance publique du 26 février 2000* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2000. Disponible sur : <www.arlfb.be>